

**Jessica HENIN**

**CAFÉS LITTÉRAIRES ET CRÉATION :**  
**UNE PART DE LA VIE ARTISTIQUE BRUXELLOISE**  
**AUX XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES**

Louvain-la-Neuve  
**Juin 2007**

**Jessica HENIN**

**CAFÉS LITTÉRAIRES ET CRÉATION :**  
**UNE PART DE LA VIE ARTISTIQUE BRUXELLOISE**  
**AUX XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES**

Louvain-la-Neuve  
**Juin 2007**

Je tiens à remercier monsieur Carion, mon promoteur, pour son aide, ses conseils et ses remarques avisées.

Je remercie également messieurs Frans De Haes, Paul-Etienne Kisters et Joël Goffin, les employés des Archives et Musée de la Littérature, ainsi que le personnel des Archives de la Ville de Bruxelles pour leur précieuse documentation et pour l'intérêt manifesté à l'égard de mon travail.

Un grand merci aussi à monsieur Émile Kesteman pour son accueil au sein du *Grenier Jane Tony* et ses nombreux souvenirs du milieu littéraire bruxellois.

Mes remerciements se tournent enfin vers Guillaume, mes parents et mes proches.

# 1. Introduction

Dès 1686, des écrivains tels que Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Marmontel, Duclos, Palissot, Rivarol et Verlaine fréquentent le *Procope*, un café-restaurant dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris ; ils s'y rencontrent pour échanger des idées, débattre d'opinions politiques. Les écrivains ne se sont pas toujours réunis dans les cafés. Aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, c'est dans les salons qu'ont lieu les discussions et débats sur les œuvres que les écrivains cherchent à présenter à leurs contemporains. Ces salons, majoritairement organisés par les dames influentes et bien nanties de l'époque ne sont pas accessibles à n'importe qui, ni fréquentés par des personnalités – même littéraires – qui n'y sont pas les bienvenues. Ils sont en tout cas fermés au public. Ainsi, au XIX<sup>e</sup> siècle, un salon comme celui de la princesse Mathilde accueille Théophile Gautier, Gustave Flaubert, Charles-Augustin Sainte-Beuve, les frères Jules et Edmond de Goncourt, Hippolyte Taine ou Ernest Renan, comme le signale Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art*<sup>1</sup>. Comme d'autres, il permet à ces auteurs de rencontrer des mécènes ou des personnalités politiques susceptibles de les soutenir dans leur création.

Nous situons les cafés entre ces salons à l'accès bien contrôlé et les espaces littéraires publics que constituent aujourd'hui les foires du livre, les expositions et les rencontres avec les écrivains au cours desquels le rapport entre l'auteur et son public est plus immédiat et dont, en principe du moins, aucun poète ou romancier n'est exclu.

Nous définirons le café littéraire comme l'espace public où se retrouvent des personnalités impliquées dans la vie littéraire, le lieu où sont débattues des questions de littérature, le lieu de rédaction d'œuvres littéraires ou encore l'endroit où s'épanouissent des amitiés qui unissent des hommes de lettres. Cette définition rejoint celle que nous trouvons dans *Le dictionnaire du littéraire* : « On appelle cafés littéraires des débits de boisson qui ont été élus comme lieux privilégiés de sociabilité

---

<sup>1</sup> BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, 1998.

par des gens de lettres et servent de point de rencontre à des écrivains (célèbres et débutants), qui y viennent parfois pour écrire, mais surtout pour discuter »<sup>2</sup>.

Les rencontres d'écrivains dans les cafés sont souvent l'aboutissement de réunions d'abord organisées chez un des membres du groupe, puis déplacées dans un espace semi-privé, semi-public, lorsque le groupe commence à compter un nombre plus important de personnes. Ainsi, la *Jeune Belgique* se réunit d'abord chez Camille Lemonnier pour se retrouver ensuite au café *Sésino*. Bien qu'il s'agisse de lieux publics, les écrivains s'y rencontrent dans les arrière-salles ou à l'étage, à l'abri des yeux des curieux. Ainsi donc, les réunions ne sont pas ouvertes à tous et les artistes qui s'y rendent entendent bien y rester entre eux et ne pas être dérangés. Malgré ce désir, les surréalistes prennent plaisir à perturber ces moments, à susciter la bagarre et à provoquer le débat en s'insérant dans les mouvements auxquels ils n'appartiennent pas.

Au départ, les cafés sont une mode parisienne ; le *Procope* réunit au fil du temps les plus grands noms de la littérature française. Grâce à l'activité littéraire des exilés français à Bruxelles, la vie intellectuelle belge s'active ; Victor Hugo, Alexandre Dumas, Charles Baudelaire, Paul Verlaine et d'autres quittent Paris à la suite du coup d'Etat du 2 décembre 1852 pour s'installer à Bruxelles. Leur collaboration aux journaux belges, leurs conférences dans la capitale et leur habitude de se réunir dans les tavernes et cafés stimulent l'activité de certains hommes de lettres belges et les incitent à se rendre eux aussi dans ces lieux publics que sont les cafés.

C'est à ces cafés littéraires belges des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et aux lieux choisis par les hommes de lettres pour pratiquer leur activité littéraire que nous nous intéresserons dans le cadre de ce travail. Parmi ces nombreux établissements, nous avons effectué une sélection. Les cafés ayant un rapport de près ou de loin avec la littérature sont nombreux. Nous avons pris le pli d'approfondir nos connaissances sur ceux qui sont les plus connus dans le monde des lettres, et qui dès lors détiennent le plus d'anecdotes et d'informations sur les artistes de notre pays.

---

<sup>2</sup> ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (sous la direction de), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

La présentation chronologique est la plus cohérente à nos yeux. Elle nous permet d'apporter une suite logique à l'énumération des chapitres correspondant chacun à un café. Ainsi, après le *Spijtigen Duivel*, nous aborderons le *Sésino*, le *Diable-au-Corps* et le *Roi Gambrinus*, nous visiterons le café abritant les réunions de la *Synthèse*, le *Compas*, le *Café du Téléphone*, *L'Estrille du Vieux Bruxelles*, *La Fleur en papier doré*, *A l'Imaige Nostre-Dame* et *De Hoef*. Nous nous promènerons sur les pas de Marcel Lecomte qui vivait dans les cafés, nous parlerons des cercles et sociétés littéraires qui tiennent leurs assises dans les cabarets et évoquerons rapidement le *Duc Jean*, le *Greenwich*, la *Taverne du Passage* et les *Caves de Maestricht*.

Il est intéressant de noter que, bien souvent, les cafés littéraires sont liés à l'histoire des revues littéraires de différents mouvements. Nous proposerons une description des activités qui y sont organisées, et essayerons, quand les informations cherchées nous le permettront, d'évoquer ce que sont devenus aujourd'hui ces lieux autrefois guidés par la littérature.

Peu d'ouvrages abordent la question des cafés littéraires. Pour réaliser notre inventaire de cafés et pouvoir atteindre les objectifs de notre travail, nous avons rencontré Frans De Haes des Archives et Musée de la Littérature qui a orienté nos recherches vers les biographies de certains écrivains belges et nous a soutenue dans notre projet en nous aiguillant vers des articles de journaux et des documents en sa possession. Nous avons fait la connaissance d'Émile Kesteman, directeur du *Grenier Jane Tony*, dont les activités poétiques ont lieu, aujourd'hui encore, dans un établissement bruxellois. Nous avons également contacté Joël Goffin, auteur d'un ouvrage sur les écrivains dans Bruxelles et lui avons demandé vers quelles sources il s'était tourné pour réaliser son ouvrage. C'est donc dans les souvenirs, les récits, les romans, les articles des écrivains et journalistes qui en font mention que nous avons puisé l'essentiel de nos sources. Gérard-Georges Lemaire l'affirme très justement : « *Mais les cafés appartiennent de bien des façons à l'imaginaire de l'écriture. Leur légende apparaît souvent dans les souvenirs et les confessions des romanciers, des poètes, des artistes, des musiciens ou encore de ceux qui les ont côtoyés et ont suivi avec passion leur passage sur cette terre* »<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> LEMAIRE Gérard-Georges, *Théories des cafés*, Anthologie, Paris, IMEC/éditions Eric Koehler, 1997, p. 4.

### **3. Une revue et un café : *La Jeune Belgique* et le *Sésino***

#### **3.1. *La Jeune Belgique***

##### **3.1.1. L'origine de *La Jeune Belgique***

Les racines de *La Jeune Belgique* se situent à l'Université de Louvain au début des années 1880. Iwan Gilkin se remémore la naissance du groupe dans son ouvrage *Les origines estudiantines de la « Jeune Belgique » à l'Université de Louvain*<sup>10</sup>. Nous nous appuyerons sur son témoignage qui sera dès lors fort centré sur sa personnalité.

Iwan Gilkin entre à l'Université en octobre 1878. A cette époque, il éprouve déjà le désir de rencontrer des jeunes gens de son âge qui, comme lui, auraient la volonté de devenir des poètes qui constitueraient une nouvelle génération d'écrivains belges. Pour faciliter les contacts avec sa génération, il se rend à la société d'Emulation. Cette société avait pour but de donner la possibilité aux étudiants des facultés de philosophie et de droit de présenter une thèse et d'en discuter avec l'assemblée dirigée par le professeur Léon Mabille. Gilkin y présente une étude sur Octave Feuillet, fort bien reçue par les membres de la société d'Emulation et se voit conseiller de se présenter à la Société littéraire dont est responsable le professeur Léon de Monge. Accueilli à la Société littéraire, Gilkin se souvient de la crainte et de la maladresse qui s'emparèrent de lui lors de la première réunion à laquelle il lui fut permis d'assister.

Je fus introduit dans la salle vaste, sévère, glaciale, où la docte compagnie tenait séance autour d'une longue table couverte d'un grave tapis vert. L'unique lampe à pétrole, pendue au plafond et coiffée d'un gigantesque abat-jour administratif, me permettait à peine de distinguer dans la pénombre quelques têtes, qui m'étaient parfaitement inconnues. L'une d'elles, volumineuse, couverte d'une véhémence chevelure noire, se souleva, et je subis la lecture d'un procès-verbal, clamé d'une voix sonore. La voix et la tête appartenaient au poète Van Arenbergh, mais en ce moment, cela m'était bien égal. Puis se leva un étudiant, porteur d'un lorgnon, d'une grande tignasse blonde et d'une paire de longues moustaches qui se mit à lire des vers. Des vers ! Oui, ma foi, de fort jolis vers, comme aucun de mes

---

<sup>10</sup> GILKIN Iwan, *Les origines estudiantines de la « Jeune Belgique » à l'Université de Louvain*, Bruxelles, éditions La Belgique artistique et littéraire, 1909.

compagnons n'eût été capable d'en composer. J'en fus tout remué. Cet étudiant s'appelait Émile Verhaeren.<sup>11</sup>

Resté admiratif devant les vers déclamés par Verhaeren, Gilkin souhaite absolument exprimer son émotion à l'étudiant qu'il considère déjà comme un grand poète. Sa timidité le retenant de lui en faire part de vive-voix, c'est un sonnet que Gilkin dépose dans sa boîte aux lettres. Le lendemain, il reçoit, de la même façon, un sonnet en guise de réponse. Insistant sur la médiocrité de ces deux productions poétiques, Gilkin ajoute : « *En quatorze vers très entortillés, j'avais dit : Vous êtes un poète. Verhaeren me répondit de même : Vous en êtes un autre. Là-dessus, nous devînmes amis* »<sup>12</sup>.

Après la rencontre avec Verhaeren, Gilkin fait la connaissance de Georges Rodenbach, Edmond Deman et Émile Van Arenbergh. Verhaeren, Van Arenbergh et Gilkin instaurent alors un système de réunions, durant lesquelles les trois amis se conseillent et discutent des vers qu'ils ont chacun produits. Un an après la décision de se réunir les uns chez les autres pour aborder ensemble les auteurs contemporains, Albert Giraud se joint au groupe. Ces réunions étaient fréquemment arrosées de punch, café, bière ou vin chaud. Alliant découverte de la littérature et amusements estudiantins, le noyau du groupe accueille de plus en plus de monde. Parmi les étudiants qui participent aux réunions, citons Alfred De Smedt, jeune bourgeois ami personnel de Verhaeren, deux étudiants flamands, Florimond Heuvelmans et Albrecht Rodenbach, ainsi que Ernest van Dijk, excellent musicien mais poète déplorable.

L'année suivante, à la rentrée d'octobre 1879, un journal est vendu dans les rues de Louvain. La *Semaine des étudiants* paraîtra chaque samedi à dater de son premier numéro du 18 octobre 1879. Gilkin rapporte :

Les articles et les poèmes des premiers numéros étaient signés Rodolphe, Harold, Pamphile, Montaigle, Ch. Arade, etc. Charade, c'était Ernest van Dijk ; Montaigle traduisait littéralement le nom de Van Arenbergh ; Harold était le pseudonyme du poète Albert Rodenbach. En se démasquant, mes amis m'invitèrent à collaborer ; je le fis, signant tantôt Bock, tantôt Fox. La *Semaine des Etudiants*, après avoir erré d'une imprimerie à l'autre, s'était fixée chez Peeters-

---

<sup>11</sup> GILKIN Iwan, *op. cit.*, p. 5.

<sup>12</sup> *Ibidem*, pp. 5-6.



Ruelens, rue de Namur, en face de la grande droguerie, tenue alors par la mère de Van Arenbergh<sup>13</sup>.

Quand un article manque pour boucler le journal, Van Arenbergh aide ses jeunes compagnons à combler les vides par des plaisanteries d'étudiants ou par des morceaux d'articles puisés dans un ouvrage peu connu. La *Semaine des Etudiants* est pour eux l'occasion de publier des comptes rendus des réunions des sociétés d'étudiants, des critiques sur les pièces théâtrales et les livres nouveaux, et de faire connaître leurs premières productions en prose ou en vers. Tous ces jeunes poètes – hormis Van Arenbergh et Albrecht Rodenbach – ne verront leur talent se révéler que bien plus tard.

C'est dans le treizième numéro de la *Semaine des Etudiants* que Gilkin publie un article dans lequel il exprime les idées profondes qui serviront de manifeste et de mot d'ordre aux membres de la *Jeune Belgique* et de l'*Art Moderne*, membres parmi lesquels figurent Edmond Picard, Georges Eekhoud, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice des Ombiaux et Émile Verhaeren. L'idée principale énoncée par Gilkin est la suivante : si la Belgique ne voit s'accomplir aucun génie en poésie, c'est parce qu'elle est en constante compétition avec la France. Le jeune poète estime que, non seulement nous n'avons pas de langue propre puisque nous avons repris celle des Français, mais en plus nous nous efforçons de prendre exemple sur Paris en matière de mode, de mœurs, et d'habitudes. La poésie belge ne peut dès lors qu'être subordonnée à la française et ne peut pas se développer comme elle l'entend, étant toujours inférieure à sa rivale. Il faut absolument fonder une littérature dont la Belgique puisse être fière. La poésie doit trouver ses racines dans une école flamande. Elle doit pouvoir se dire fille des grands artistes peintres belges.

Le groupe d'étudiants se réunit toujours et prend plaisir à faire valoir ses idées au grand jour. Leur but principal est de délivrer les jeunes écrivains des conventions régnantes. La *Jeune Belgique* adopte la formule *l'Art pour l'Art* comme article fondamental de son programme. Et le groupe ne se contente pas d'exhiber un mot d'ordre, mais en donne le sens : l'artiste ne doit penser qu'à son œuvre et ne prendre comme point d'aboutissement que la création de la Beauté. Cette règle surtout pratique ne sera jamais acceptée par les critiques et essuiera de nombreuses attaques.

---

<sup>13</sup> GILKIN Iwan, *op. cit.*, p. 13.

Le début de l'année scolaire 1880 est le théâtre d'un drame pour les rédacteurs du journal étudiantin : un nouveau journal est né qui concurrence la *Semaine des Etudiants*. *Le Type* est en vente dans les rues louvanistes. Quelle n'est pas la stupeur des membres de la *Semaine* de constater, en achetant le nouveau journal, que celui-ci a le même format, les mêmes caractères et contient les mêmes annonces que leur propre journal ! Tout est identique, jusqu'à l'imprimeur ! Fous de rage, ils soupçonnent leur imprimeur de les avoir doublés en leur prenant leur papier, leur encre, leurs idées et même leurs lecteurs. Indignés, ils l'enjoignent de cesser l'entreprise ; il refuse. Après avoir cherché, sans succès, le nom du personnage qui se cache derrière le pseudonyme Olivier qui désigne le rédacteur en chef du *Type*, le groupe d'amis s'adresse à un nouvel éditeur et imprimeur et poursuit la publication de sa revue. Une guerre éclate alors entre les deux comités de rédaction. La rivalité dure plusieurs mois et s'envenime tant, que les autorités académiques de l'Université interdisent la publication des journaux universitaires. Une fois les colères apaisées dans chacun des camps, les amis de la *Semaine* découvrent que la personne qui se cache derrière Olivier n'est autre que Maurice Warlomont, le futur Max Waller, chef de la *Jeune Belgique* qui allait se lier d'amitié avec les jeunes membres du groupe qu'il avait tant attaqués.

Le dernier numéro de la *Semaine des Etudiants* date de février 1881 et annonce la disparition du journal. Quelques mois plus tard, Gilkin reçoit, de la part d'Albert Giraud qui vient d'y publier des vers, quelques numéros d'une revue qui paraît à Bruxelles et dont Max Waller est le secrétaire. La *Jeune Belgique* est née. Fondée au départ sous le titre *Jeune revue*, elle a été créée par quelques étudiants de l'Université de Bruxelles. C'est sous la direction d'Albert Bauwens, qui en est le propriétaire, et de Max Waller, que le groupe de Louvain s'associe à celui de Bruxelles dont font partie Georges Eekhoud, Maurice Sulzberger, Franz Mahutte et Henry Maubel, pour donner sa forme définitive à la revue.

### **3.1.2. La revue et ses collaborateurs**

Sous les mots d'ordre « Soyons nous » et « Ne crains ! », la *Jeune Belgique* réunit une dizaine de membres à ses débuts – en décembre 1881 – sous la direction de Max Waller : Albert Giraud, Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Charles Mettange, Georges Rodenbach, Charles Gros, Henry Maubel, Théo Hannon, et Arthur

James. Après un an, Émile Verhaeren, Iwan Gilkin et Jules Destrée viennent agrandir la troupe.

Camille Lemonnier, aîné du groupe, retrace la naissance et les projets initiaux de la *Jeune Belgique* en ces termes :

La Jeune Belgique à ses origines est un acte d'amour. Elle sort d'une communion spirituelle et elle a l'effusion sacrée d'une croisade. Ses poètes ont des airs de héros et d'apôtres : il y a un certain mysticisme exalté dans ce qu'ils pensent et écrivent. C'est l'âge de la foi, du désintéressement, de l'aspiration au martyr. On est ensemble des lévites d'une religion qui a ses rites et qui s'agenouille devant la beauté qu'ils définissent « l'art pour l'art ». [...] Ensemble ils se proposent la plus jeune littérature de France. Ils auraient pu s'appeler les nouveaux Jeune France. Ils tiraient orgueil de n'avoir du Belge que leur nom. Ce sont des Français de Wallonie et de Flandre, de Flandre surtout. Et chose spécieuse, quelques-uns apparaissent plus flamands que les flamands dans leur langue. Presque tous ont un sens merveilleux du mot brillant et coloré : on se persuade que la simplicité leur viendra plus tard après l'éclat des passes d'armes et les véhémences d'un « sang littéraire apaisé »<sup>14</sup>.

La revue ne publie pas les œuvres de ses membres, mais s'est choisi comme mission de détruire la routine qui règne partout en maîtresse. Les Jeune Belgique ont des méthodes peu ordinaires et favorisent le bruit dans leurs manifestations plutôt que le calme et la sérénité. Cependant, ils ne font jamais que titiller les sensibilités de leurs adversaires en ajoutant à leurs propos une touche d'impertinence.

A la mort de son fondateur, la *Jeune Belgique* peut s'enorgueillir, outre les membres du début, de personnalités telles qu'Hector Chainaye, Henri Nizet, Georges-Olivier Destrée, André Fontainas, Valère Gille, Arnold Goffin, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Francis Nautet, Fernand Roussel, Louis Delattre, Fernand Sévrin, Charles Van Lerberghe et bien d'autres.

Si le groupe compte un certain nombre de membres, l'adhésion aux Jeune Belgique n'est pas chose aisée et Waller n'a pas son pareil quand il s'agit d'expliquer à l'un ou l'autre les raisons du refus de son insertion dans le groupe. Nous proposons ici, quelques-unes des formules cruelles avec lesquelles il éconduit de malheureux

---

<sup>14</sup> LEMONNIER Camille, *Une vie d'écrivain*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, collection histoire littéraire, 1994, pp. 199-200.

candidats, telles qu'elles sont reprises dans l'ouvrage d'André Paul, *Max Waller et La Jeune Belgique* : « Pour l'amour de Jéhovah, ne nous envoyez pas de ces longues pièces de vers qui n'en finissent pas ! Et puis, songez ce ne serait rien de les insérer ; mais... il faudrait les lire »<sup>15</sup> ; « Reçu vos vers. Essayez la peinture ou la musique : le succès est peut-être là »<sup>16</sup> ; « Non, non, cher confrère, de vos croquis l'un n'est pas bon, l'autre est mauvais, et il n'y en a pas de troisième ! »<sup>17</sup>.

Dans l'ouvrage de Jean Warmoes intitulé *Valère Gille et la Jeune Belgique*<sup>18</sup>, l'auteur revient en détail sur la correspondance que Valère Gille entretient avec les membres du groupe. La signature de Louis Delattre, introduit par Jules Destrée, apparaît pour la première fois dans le numéro mars-avril 1899 de la revue. Georges Eekhoud collabore dès les débuts, dans le premier numéro de décembre 1881. Hubert Krains participe aux activités de 1890 à 1895. Paul Lacomblez en est l'éditeur, la revue fusionnera avec *La Pléiade* qu'il crée en 1889. Grégory Le Roy signe quelques chroniques artistiques pour la revue en 1891. Sander Pierron y collabore de 1894 à 1895. Georges Rodenbach est parmi les premiers membres, il restera jusqu'en 1888. Julien Solvay participe occasionnellement à la *Jeune Belgique*. Émile Verhaeren en est dès sa création et sera un de ses collaborateurs les plus consciencieux.

Si Valère Gille collabore à la *Jeune Belgique*, c'est grâce à Iwan Gilkin, qui le présente en 1887 à Max Waller et Albert Giraud. Aux côtés de Gilkin et Giraud, il forme le noyau de la revue. Les trois inséparables seront d'ailleurs surnommés le « groupe des trois G ». En novembre 1890, il prend la tête du groupe à la suite de Max Waller et Henry Maubel. Il revient sur ce moment à l'occasion de ses quatre-vingts ans et justifie sa place : « J'avais été choisi parce que j'étais le plus jeune, que j'apportais des idées nouvelles et que je croyais au symbolisme »<sup>19</sup>.

---

<sup>15</sup> ANDRÉ Paul, *Max Waller et La Jeune Belgique*, Bruxelles, collection de la revue d'art *Le Thyrsé*, 1905, p. 147.

<sup>16</sup> *Id.*

<sup>17</sup> *Id.*

<sup>18</sup> WARMOES Jean, *Valère-Gille et La Jeune Belgique, lettres d'écrivains et d'artistes*, Bruxelles, Société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique, 1978.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 2.

### 3.1.3. La séparation du groupe des Jeune Belgique

En 1883, les autorités du concours quinquennal de littérature ayant refusé d'attribuer le prix à Camille Lemonnier, les membres de la *Jeune Belgique* s'indignent et organisent un banquet de protestation. Le lendemain, la revue l'*Art Moderne*, sous l'impulsion d'Edmond Picard, son fondateur, rejette les bases sur lesquelles s'appuie la *Jeune Belgique*, et prône une activité nationale, politique et sociale plutôt que la doctrine de l'*Art pour l'Art* que revendique sa concurrente.

Suite à cette publication, un conflit éclate entre les deux revues. Waller, pour contrer la revue rivale, décide de faire paraître un nouveau manifeste, le *Parnasse de la Jeune Belgique*, recueil auquel collaborent les poètes Van Arenberg, Fontainas, Garnir, Gilkin, Gille et Giraud, Hannon, Van Lerberghe, Maeterlinck, Séverin, Solvay et Waller lui-même.

En 1895, certains membres quittent la *Jeune Belgique* parce qu'ils estiment « l'attitude de la revue trop tiède à l'égard des événements sociaux »<sup>20</sup>. En effet, depuis 1886, les artistes symbolistes se sentent concernés par la crise économique qui sévit dans le pays. Aux yeux de ces membres, la *Jeune Belgique* ne s'implique pas assez dans la résolution de ces problèmes sociaux. Maubel, Nautet, Delattre, Verhaeren, Maeterlinck, des Ombiaux, Demolder, et Krains, poussés par Eekhoud, fondent une nouvelle revue : *Le Coq rouge*.

En 1895, dans le dernier numéro de la *Jeune Belgique* annonçant la disparition de la revue, Iwan Gilkin revient sur ses débuts et rappelle l'enthousiasme qui les unissait au commencement de leur aventure. Nous puisons l'extrait suivant dans son ouvrage *Quinze années de littérature* :

On nous eût pris pour de jeunes peaux-rouges hurlant des chants sauvages, scalpant nos ennemis et dansant autour de notre revue comme autour d'un poteau de guerre. Nous arborions des chevelures de cowboy. Tout un hiver nous portâmes des vestons de velours gorge de pigeon, queue de paon, nèle écrasée. On écarquillait les yeux en nous voyant passer. [...] On se réunissait dans les arrière-boutiques des marchands de vin en faisant un vacarme horrible. Nul ne pouvait entrer s'il ne faisait partie de la bande. Le bruit s'en

---

<sup>20</sup> *La Belgique fin-de-siècle, romans, nouvelles, théâtre*, Georges EEKHOUD, Camille LEMONNIER, Maurice MAETERLINCK et alii, édition présentée par Paul Gorceix, Bruxelles, éditions Complexe, 1997, p. 30.

était répandu dans le public et l'on nous soupçonna de former une société secrète où se mijotaient, peut-être, sous le couvert de la littérature, des choses redoutables. [...] [T]out nous favorisait. Camille Lemonnier, qui venait de publier le *Mâle* et qui lançait le *Mort*, nous accordait sa généreuse amitié et se plaçait à notre tête. M. Edmond Picard fondait l'Art moderne, et pris d'enthousiasme pour notre belle et vaillante jeunesse, il nous comparait aux généraux imberbes de la grande République (excusez du peu) et, tous les huit jours, claironnait notre gloire future chez ses lecteurs ébahis<sup>21</sup>.

## 3.2. Le *Sésino*

### 3.2.1. Les réunions au *Sésino*

Les membres de la *Jeune Belgique* se réunissent d'abord chez Camille Lemonnier. Dans *Une Vie d'écrivain*<sup>22</sup>, il se souvient qu'un jour, six ou huit membres se retrouvèrent dans sa salle à manger, chaussée de Vleurgat, autour d'un aloyau et d'un plat de pommes de terre. Il ne connaît plus la raison de ce repas qui les réunissait. Peu importe, la joie et la bonne humeur étaient de la partie.

Oui, nous vécûmes là ensemble des heures ardentes et joyeuses. Albert Giraud, avec de petits rires surets, branlait la tête comme une fronde. Iwan Gilkin, nerveux et frémissant, la pomme d'Adam roulante à son gosier, ponctuait de hochements de tête ses rires clairs comme des hoquets de coq de combat. Waller, lui, à travers un moulinet de mots, souple à toutes les parades, nous émerveillait de sa jeunesse, de sa pétulance, de sa grâce et de son esprit, d'Artagnan, Chérubin et Siebel à la fois.<sup>23</sup>

Le premier repas était un vendredi ; ils continuèrent. Chaque semaine, une nouvelle tête apparaissait parmi les convives ; tout le monde était le bienvenu.

C'était entre nous une camaraderie familiale. J'étais le grand frère comme dans les familles de marins, celui qui revient d'un long périple, j'avais des éditeurs à Paris : je tirais ma subsistance de ma plume. En vérité, je me sentais parfois un peu honteux d'être, avec mes quelques années d'ânesse en plus, si avancé déjà dans la carrière quand toute la leur encore était à faire.<sup>24</sup>

---

<sup>21</sup> GILKIN Iwan, *Quinze années de littérature*, extrait de la *Jeune Belgique*, t.XIV, 1895, pp. 4-5.

<sup>22</sup> LEMONNIER Camille, *op. cit.*

<sup>23</sup> LEMONNIER Camille, *La Vie belge*, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1905, p. 150.

<sup>24</sup> LEMONNIER Camille, *Une vie d'écrivain, op. cit.*, p. 205.

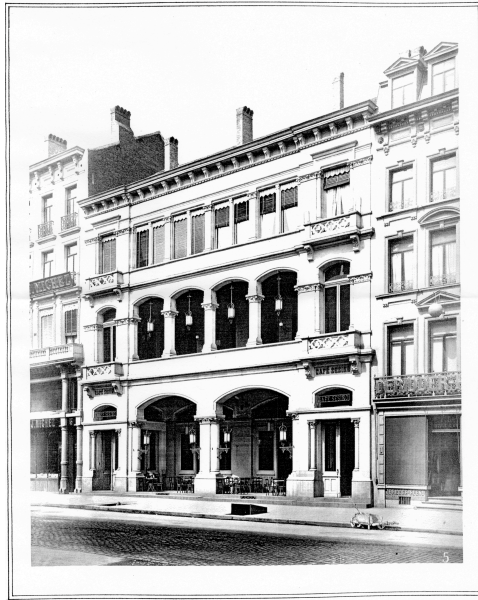


Illustration 2 : Le Sésino<sup>25</sup>

Les Jeune Belgique choisissent ensuite le café *Sésino* comme lieu de rendez-vous. Certains d'entre eux ont laissé des souvenirs, des récits qui témoignent de leurs activités dans ce célèbre café du numéro 10 boulevard Anspach, situé près de la place de Brouckère, à l'emplacement de la tour Philips actuelle, aujourd'hui disparu.

Nous apprenons, dans l'ouvrage *Poelaert et son temps*<sup>26</sup> et dans le catalogue *L'Heure bleue*<sup>27</sup> que, construit en 1872 par De Keyser, le café est inauguré en juillet

1874, et connaît le suisse Jean-Baptiste Sésino comme premier tenancier.

Dans l'avant-propos des *Mémoires inachevés* d'Iwan Gilkin, Raymond Trousson raconte :

On l' [Gilkin] avait vu, enveloppé de sa cape à l'espagnole, au café Sésino, à la Taverne royale, chez le marchand Coulomb surnommé – en souvenir de Mérimée – Lillas Pastia. Auprès de lui, Waller sanglé dans son veston de velours noir à la mode des rapins, Maubel calfeutré dans son ample manteau à pèlerine, Rodenbach en pantalon noir à carreaux, le cou serré dans son ébouriffante lavallière, et Verhaeren, et Maeterlinck, et Van Lerberghe... Tout ce qui avait compté dans ces années où ces lettres – la poésie surtout – avaient pris un nouvel essor<sup>28</sup>.

Louis Vernier, explique, dans *Bruxelles et son agglomération de 1830 à nos jours*<sup>29</sup>, que les comités de rédaction des revues se réunissent dans les cafés. Ainsi, la *Jeune Belgique* se réunit au *Sésino*, comme le *Coq rouge* se réunira au *Vieux Château*

<sup>25</sup> Le *Sésino*, Archives de la Ville de Bruxelles, album VIII-9, *Album photographique des maisons primées aux nouveaux boulevards à Bruxelles 1872-1876*.

<sup>26</sup> VANDENDAELE Richard (sous la direction de), *Poelaert et son temps*, Bruxelles, Crédit Communal, 1980, p. 50.

<sup>27</sup> *L'Heure bleue, la vie nocturne à Bruxelles de 1830 à 1940*, catalogue de l'exposition du 20 mars au 24 mai 1987, Bruxelles, Crédit Communal, 1987.

<sup>28</sup> GILKIN Iwan, *Mémoires inachevés, une enfance et une jeunesse bruxelloise 1858-1878*, texte établi, présenté et annoté par Raymond Trousson, Bruxelles, Labor, 2000, pp. 7-8 (Avant-propos).

<sup>29</sup> VERNIER Louis, *Bruxelles et son agglomération de 1830 à nos jours*, Bruxelles, les éditions de la librairie encyclopédique, 1958.

*d'Or* (rue sainte-Catherine) et le *Thyrse* dans les cafés *Au Roi Gambrinus* (près de la porte de Halle, rue de la Victoire à Saint-Gilles), puis *Au Lattis* (proche d'*Au Roi Gambrinus*), et enfin *Au Roy d'Espagne* (au Petit Sablon, à ne pas confondre avec celui de la Grand-Place).

Dans son ouvrage intitulé *Valère Gille et la Jeune Belgique*, Jean Warmoes cite l'extrait d'une lettre de Gilkin à Gille datée du 3 mars 1893 qui précise le rendez-vous de la *Jeune Belgique* avec Verlaine, en tournée de conférences en Belgique :

Comme il se peut que, à cause de la Chambre et de la Revision, ni Albert (Giraud), ni moi nous ne puissions arriver à temps au Sésino et que nous soyons forcés d'aller directement à l'Hôtel de Vienne, il importe que tu sois au Sésino vers 5 ½ h. – moment fixé comme rendez-vous à Verlaine. Vers 5 h. 20 ou 25 m., tu l'amèneras à l'Hôtel de Vienne<sup>30</sup>.

Il cite donc, dans sa lettre, le *Sésino* comme lieu de rendez-vous et n'en précise pas l'adresse, ce qui montre bien que le lieu devait être déjà connu de tous les membres du groupe pour qu'ils puissent se réunir là, avant de se retrouver à l'Hôtel de Vienne, où devait avoir lieu la conférence. Dans ce même ouvrage<sup>31</sup>, l'auteur explique que Georges Eekhoud fixe rendez-vous à Valère Gille au *Sésino* pour lui remettre un billet de concert.

C'est dans la biographie d'Iwan Gilkin par Raymond Trousson<sup>32</sup> que l'on trouve le plus d'informations sur les activités de la *Jeune Belgique* au *Sésino*. Il retrace le changement de lieux que suit le groupe. Après les repas pris chez Lemonnier, ils se réunissent dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin d'Espagne. Ce n'est que vers 1885, soit quatre ans après la fondation de la revue, que Waller, Eekhoud, Nautet, Fontainas, Maubel, Severin, Gille, Rodenbach, Verhaeren, fréquentent le *Sésino* à l'heure de l'apéritif pour y discuter ensemble de la stratégie de la revue. Raymond Trousson illustre son propos par un souvenir d'André Fontainas : « On discutait des productions et des nouveautés littéraires. Iwan Gilkin riait comme un enfant en émettant des remarques graves et sentencieuses. [...] »<sup>33</sup>. Parfois, leurs

---

<sup>30</sup> WARMOES Jean, *op. cit.*, p. 70.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 62.

<sup>32</sup> TROUSSON Raymond, *Iwan Gilkin. Poète de la Nuit*, Bruxelles, Labor, collection Archives du futur, 1999.

<sup>33</sup> FONTAINAS André, *Mes Souvenirs du symbolisme*, in Trousson Raymond, *ibidem*, p. 77.



discussions se prolongent tard et ils soupent à la *Taverne royale*, Galeries Saint-Hubert.

A la fin de l'été 1885, Waller présente, aux amis du *Sésino*, le livre de Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*. Tous sont fascinés par l'œuvre du vicomte, Gilkin particulièrement. Le 5 octobre, la *Jeune Belgique* publie la onzième strophe du premier chant. Ils annoncent également la rédaction d'une étude sur le vicomte de Lautréamont qui devrait paraître peu après. Gilkin ne la publiera jamais, « *ma bienheureuse paresse m'empêcha de donner suite à ce projet, comme à beaucoup d'autres* »<sup>34</sup>, confiera-t-il plus tard à Gille.

La *Jeune Belgique* est aussi l'occasion pour ces écrivains de se lier d'amitié. Et si Gilkin et Giraud, très proches, se réunissent « *pour le porto de midi à la Taverne royale et l'absinthe de six heures au Sésino* »<sup>35</sup>, ils se rencontrent encore tous les soirs après minuit, dans un café de la rue Royale Sainte-Marie où ils discutent jusqu'aux petites heures du matin de leurs poèmes ou de politique. Jean d'Osta propose, dans son *Dictionnaire historique et anecdotique des rues de Bruxelles*<sup>36</sup>, l'explication de Valère Gille sur les rendez-vous à la *Taverne royale*, dans les Galeries Saint-Hubert, de Max Waller et Rotiers, journaliste de *La Chronique* et de *L'Eventail*.

A midi, presque chaque jour, ils se retrouvent à la « Royale », cette bonne traverse de Bruxelles. L'esprit gamin et léger de Max Waller s'accorde avec la verve truculente du second. Rosiers [*sic*], bourru et cordial, ses gros yeux mouillés à fleur de tête, sort de « La Chronique », bouscule les passants, traverse d'un pas décidé les galeries Saint-Hubert et s'en va retrouver Max Waller, tous deux en perpétuel état d'excitation.<sup>37</sup>

Mais s'ils aiment se retrouver dans les cafés pour participer au mouvement attaché à leur revue, ils aiment également s'y rencontrer pour laisser s'épanouir leurs amitiés. C'est ainsi que nous apercevons en 1887, Verhaeren, Giraud et Gille déjeunant à la *Taverne Fontaine*, place du Musée, et le 16 février 1890, Mallarmé dînant en compagnie de Gille, Gilkin et Giraud à la *Taverne du Globe*, 5 place royale.

---

<sup>34</sup> TROUSSON Raymond, *op. cit.*, p. 79.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 104.

<sup>36</sup> D'OSTA Jean, *Dictionnaire historique et anecdotique des rues de Bruxelles*, Bruxelles, Paul Legrain éditeur, 1986.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 302.

### 3.2.2. La disparition du *Sésino*

C'est dans un article de Georges Eekhoud, *Chronique de Bruxelles*, publié dans le numéro octobre-décembre du *Mercure de France* de l'année 1901<sup>38</sup> que nous trouvons les informations concernant la disparition du *Sésino*. Eekhoud y déplore la prochaine disparition du lieu qui fut un des derniers endroits favorables à la discussion sur le livre, le voyage, le tableau, et sur tous les sujets de la beauté et de l'esprit, à savoir le *Sésino*. Il rappelle que le café est intimement lié à l'histoire des Jeune Belgique qui s'y réunissaient en hiver dans la petite salle du fond, et en été sur la terrasse :

[d]urant une dizaine d'années, 1883 à 1893, *Sésino* avait même été le rendez-vous exclusif de tout ce que Bruxelles comptait de jeunes personnalités littéraires, et le cénacle où les poètes ou romanciers parisiens, de passage à Bruxelles, venaient relancer leurs frères d'armes de Belgique. La liste des habitués de ces *five o'clock* du *Sésino* serait aussi celle de la plupart des gens de lettres qui, après avoir crânement bataillé mais sans négliger le vrai travail, la production de nobles poèmes ou de vivantes proses, occupent un rang honorable dans l'histoire intellectuelle de ce pays. Ce *Sésino* fut un peu pour la renaissance des lettres belges ce que la fameuse taverne de la *Sirène*, à Londres, avait été pour la pléiade des dramaturges anglais de la période élisabéthienne. [...] C'est là que les collaborateurs de la Jeune, enrôlés par Max Waller sous cet écusson à l'intrépide devise : « Ne crains ! » apportaient la copie destinée aux numéros de combat<sup>39</sup>.

Eekhoud revient sur les activités de Max Waller, le jeune directeur de la bande, Iwan Gilkin et Albert Giraud, les défenseurs du Parnasse, Georges Rodenbach, Émile Verhaeren, Fernand Brouez, Francis Nautet, Hubert Krains, Eugène Demolder, Louis Delattre, Sander Pierron, Henry Maubel, Ernest Verlan, Arnold Goffin, Jules Destrée, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy et tant d'autres. Parmi les habitués du *Sésino*, il y avait aussi des artistes, quelques professeurs d'université et des bibliophiles. Eekhoud conclut son article sur ces mots qui résument l'attachement de ces artistes à leur lieu de rencontre fétiche :

---

<sup>38</sup> EEKHOUD Georges, « Chronique de Bruxelles » in *Mercure de France*, octobre-décembre, tome XL, Paris, 1901, pp. 828-836.

<sup>39</sup> *Ibidem*, pp. 828-829.

*Sésino* ! Ces trois syllabes évoquent tant d'heures de bonne causerie et de réconfortant commerce intellectuel et aussi de lutte acharnée contre le philistinisme, la bêtise, la grossièreté, le muflisme, la politique et les préjugés, tant de moments d'absolue communion et de fraternité littéraires, qu'à ceux-là mêmes qui depuis longtemps avaient oublié le chemin des généreuses réunions d'autrefois, cette nouvelle : « *Sésino* va disparaître ! » aura causé un indicible serrement de cœur<sup>40</sup>.

---

<sup>40</sup> EEKHOUD Georges, *op. cit.*, pp. 835-836.

## 15. Conclusion

A travers ce travail, nous nous sommes promenés dans un certain nombre de cafés bruxellois qui, par différents aspects, justifient leur appellation de « cafés littéraires », soit parce qu'ils ont accueilli le comité de rédaction d'une revue ou ont été le théâtre de discussions animées entre écrivains, soit parce que leur histoire a croisé celle du mouvement littéraire dès lors que des personnalités du monde de l'art ou de la littérature en franchissaient le seuil. Le *Sésino*, le *Diable-au-Corps*, *Au Roi Gambrinus*, les cafés accueillant les réunions de la *Synthèse*, le *Compas*, le *Café du Téléphone*, *L'Estrille du Vieux Bruxelles*, *La Fleur en papier doré*, *A l'Imaige Nostre-Dame*, *De Hoef* et les *Caves de Maestricht* sont les plus illustres endroits dans l'intimité desquels nous sommes brièvement entrés dans le cadre de ce travail et que nous situons dans la catégorie des cafés littéraires. Parmi les tavernes qui appartiennent à l'histoire des lettres, par l'attachement d'écrivains et d'artistes à leur enseigne, nous avons ensemble visité le *Spijtigen Duivel*, le *Petit Rouge*, le *Duc Jean*, le *Greenwich* et la *Taverne du Passage*.

Nous avons vu comment un petit groupe d'écrivains peut, de ce qui a priori est un espace public, faire le « quartier général » plutôt privé d'un groupe d'amis, comme c'est le cas du *Sésino*, ou bien la salle de réunion du comité de rédaction d'une revue comme c'est le cas pour le *Thyrse*, le *Diable-au-Corps*, la *Synthèse* et d'autres. En effet, si ces personnalités prennent la décision de se donner rendez-vous dans des lieux publics, ce n'est pas pour autant qu'ils les rendent accessibles aux curieux. Ils entreprennent donc de dénicher le coin discret, le premier étage du bistrot (*Le Diable-au-Corps*, *Au Roi Gambrinus*), ou une arrière-salle qui leur est réservée (*La Fleur en papier doré*, *Le compas*). Mais à côté de cette forme d'appropriation de l'espace public existe une autre forme de rencontre du café et de la littérature quand l'écrivain rédige son manuscrit à une table où il prend place comme n'importe quel client (Marcel Lecomte au café), ou encore quand il se mêle aux clients habituels (*Le Café du Téléphone*).

Certains écrivains ou hommes de lettres se sont retrouvés dans plusieurs groupes ou mouvements ; leur nom est associé à celui de plusieurs cafés. Ainsi Georges Eekhoud fait partie de la *Jeune Belgique*, est invité par les membres du

*Diable-au-Corps*, dirige la *Synthèse*, participe aux réunions du *Thyrse*, réunit ses amis autour de lui au *Café du Téléphone* et fréquente le *Greenwich*.

Les murs de certains cafés connaissent une grande partie de l'histoire des arts et de la littérature en Belgique pour avoir abrité les réunions de mouvements et de personnalités divers au cours des années. Ceux de la *Fleur en papier doré* ont entendu Geert Van Bruaene et les surréalistes, ont suivi les animations de Jane Tony, ont écouté les réunions de l'*Association Jane Tony* en 1981, des *Permanences poétiques* de Jean-Paul Flament et Anita Nardon et, enfin, celles du *Grenier Jane Tony* dirigé par Émile Kesteman.

Malheureusement, de ces lieux littéraires, la plupart sont aujourd'hui détruits et il n'en reste plus que quelques traces dans des souvenirs écrits d'écrivains. Le *Sésino*, le *Diable-au-Corps*, le *Compas*, le *Duc Jean* et les *Caves de Maestricht* n'existent plus. D'autres ont conservé leur caractère littéraire comme le *Spijtigen Duivel* qui a récupéré sa décoration d'antan ou la *Fleur en papier doré* qui, jusqu'à l'année passée, donnait l'occasion à ses visiteurs avertis de se plonger dans l'univers van bruaenien. D'autres encore profitent de leur renommée pour attirer les visiteurs et se sont transformés en restaurant, comme *De Hoef* et *L'Estrille du Vieux Bruxelles*, ou en taverne, comme *A l'Imaige Nostre-Dame*, le *Petit Rouge* (aujourd'hui *De Heks*) et le *Greenwich*.

Nous nous sommes attachée, dans notre travail, aux établissements bruxellois. Il serait assurément intéressant de comparer leur histoire à celle des cafés littéraires d'autres pays. D'autres grandes villes ont connu – et connaissent encore – des établissements fréquentés par les grands hommes de lettres, en Belgique bien sûr, mais à l'étranger, à Paris, à Florence (le *Caffè della Rosa*), à Rome (le *Caffè Aragno*), à Milan (le *Caffè Campari*), à Prague (le café *Union*), à Madrid (le *Gran Café de Gijón*), à Londres (le *Café Royal*), à Berlin (le *Romanisches Café*), et enfin à Vienne (le *Café Central*).

Les cafés littéraires ne sont pas non plus une mode des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui s'éteindrait aujourd'hui. Même si les activités n'y sont plus identiques, si les personnes qui s'y rencontrent ont d'autres comportements et si les rituels de la vie littéraire se sont modifiés, certains établissements ont gardé des traces de ces pratiques du monde des lettres ; nous l'avons montré. Reprenons ici, en la faisant

nôtre, cette citation de Théo Fleischman : « *D'autres cafés littéraires naîtront encore. C'est une nécessité. Si de jeunes énergies s'y endorment, certaines activités s'y révèlent... et s'en échappent. Et puis, c'est là que les plus beaux poèmes sont conçus. Mais ils ne sont pas toujours écrits* »<sup>163</sup>.

---

<sup>163</sup> FLEISCHMAN Théo, *op. cit.*, p. 108.

# Table des Matières

1.	Introduction.....	1
2.	Un des premiers cafés littéraires : Le <i>Spijtigen Duivel</i> .....	4
2.1.	La légende du nom du café.....	4
2.2.	L'histoire du <i>Spijtigen Duivel</i> .....	4
3.	Une revue et un café : <i>La Jeune Belgique</i> et le <i>Sésino</i> .....	6
3.1.	<i>La Jeune Belgique</i> .....	6
3.1.1.	L'origine de <i>La Jeune Belgique</i> .....	6
3.1.2.	La revue et ses collaborateurs.....	9
3.1.3.	La séparation du groupe des Jeune Belgique.....	12
3.2.	Le <i>Sésino</i> .....	13
3.2.1.	Les réunions au <i>Sésino</i> .....	13
3.2.2.	La disparition du <i>Sésino</i> .....	17
4.	Le <i>Diable-au-Corps</i> , du journal artistique au café littéraire.....	19
4.1.	Le <i>Diable-au-Corps</i> , journal artistique.....	19
4.2.	Le <i>Diable-au-Corps</i> , cabaret-théâtre .....	20
4.3.	Le <i>Diable-au-Corps</i> , café littéraire.....	21
5.	Les réunions du <i>Thyrse</i> au café <i>Au Roi Gambrinus</i> .....	24
5.1.	La naissance du <i>Thyrse</i> .....	24
5.2.	L'arrivée d'André Baillon aux réunions du <i>Thyrse</i> .....	25
5.3.	Les réunions du <i>Thyrse</i> vues par André Baillon.....	26
6.	Les réunions de la <i>Synthèse</i> .....	28
7.	Le <i>Compas</i> .....	30
7.1.	Les journalistes au <i>Compas</i> avant 1914.....	30
7.2.	Le <i>Compas</i> durant la première Guerre mondiale.....	31
7.2.1.	Les Belges et les Allemands .....	31
7.2.2.	Les artistes présents au <i>Compas</i> .....	32
8.	Le <i>Café du Téléphone</i> .....	33
9.	L' <i>Estrille du Vieux Bruxelles</i> .....	34
9.1.	Du <i>Trou Vert</i> à L' <i>Estrille du Vieux Bruxelles</i> .....	34
9.2.	La description de L' <i>Estrille du Vieux Bruxelles</i> .....	35
9.3.	Les habitués de L' <i>Estrille du Vieux Bruxelles</i> .....	36
9.4.	Les lundis de L' <i>Estrille</i> avec Charles Kleinberg .....	39
10.	<i>La Fleur en papier doré</i> .....	40

10.1.	Geert Van Bruaene : du <i>Cabinet Maldoror</i> à <i>L'agneau moustique</i> en passant par <i>La Fleur en papier doré</i> .....	40
10.2.	<i>La Fleur en papier doré</i> et ses habitués.....	45
10.3.	La description de <i>La Fleur en papier doré</i> .....	47
10.4.	<i>La Fleur en papier doré</i> aujourd'hui .....	48
11.	<i>A l'Imaige Nostre-Dame</i> .....	51
11.1.	<i>A l'Imaige Nostre-Dame</i> , premier bistrot de Van Bruaene .....	51
11.2.	L'ouverture du cabaret <i>De Hoef</i> .....	54
12.	Marcel Lecomte et les cafés.....	55
13.	Les cercles et les sociétés littéraires .....	58
13.1.	Les cercles littéraires .....	58
13.2.	Une société particulière : la <i>Société des Joyeux</i> .....	59
14.	D'autres cafés .....	62
14.1.	Le <i>Duc Jean</i> .....	62
14.2.	Le <i>Greenwich</i> .....	62
14.3.	La <i>Taverne du Passage</i> .....	63
14.4.	Les <i>Caves de Maestricht</i> .....	63
15.	Conclusion .....	66
16.	Bibliographie .....	69
16.1.	Ouvrages généraux .....	69
16.2.	Catalogues d'exposition.....	71
16.3.	Revue et articles .....	71
16.4.	Dictionnaires.....	73
16.5.	Site internet.....	73